

Ante bellum...

Les souvenirs sont comme les spectres. La nuit les apprivoise, et Alexandra savait qu'à cette heure, elle trouverait la force d'attirer l'ombre flottante des jours défunts. D'ailleurs, puisque le temps avait passé, il fallait les ténèbres pour évoquer ce qui avait commencé sous ces fenêtres mêmes, ce qui avait commencé dans une lumière alors souveraine. Bien des ombres circulaient lentement dans les eaux profondes de sa mémoire, et il lui semblait que chaque fois qu'elle jetait la ligne au fond d'elle-même, elle accrochait un souvenir. En rassemblant les feuillets épars de ces jours, elle se dit, avec un sourire qui n'était destiné à personne, que l'histoire aurait tout aussi bien pu commencer (et qu'elle avait *effectivement* en partie commencé) à Vienne, à Budapest ou à Genève, à Paris ou à Bilbao. Mais c'est tout de même sur cette plage que *la* chose était arrivée, cette chose simple et immense.

Elle éteignit la lumière du plafonnier, moins pour distinguer ce que la nuit lui dissimulait derrière la vitre que pour disparaître elle-même dans l'ombre, comme si, de la mer, un invisible guetteur avait pu l'observer. Mais il n'y avait que la clarté fantomatique de la plage sous la lune, celle intermittente de l'écume des vagues, et la tache d'encre de la mer, grande comme l'univers depuis qu'elle s'était mêlée au ciel sans étoiles. Nul bruit alentour, et Alexandra réalisa que, perdue dans sa rêverie, perchée sur la crête du mur incertain entre veille et sommeil, elle était maintenant arrivée au milieu de la nuit. Elle était arrivée là comme une épave échouée enfin dans le silence des grands fonds après avoir lentement coulé dans une onde de plus en plus obscure. Seul lui parvenait le ressac de la mer ; pas celui à la fois familier et effrayant des grandes marées d'équinoxe, mais celui tout aussi familier mais plus apaisant de la belle saison. Dans ce murmure inchangé, était prisonnier un autre murmure, parfois presque distinct à mezzo voce : celui de leurs voix et de leurs rires. Silencieuse, la nuit l'observait. Alexandra colla son front à la vitre si fraîche, comme pour distinguer plus clairement encore les échos de ces voix éteintes. Elle s'en souvenait, elle s'en souvenait presque comme si cela avait été hier : leur histoire avait commencé quand l'Europe existait encore...

- Les Autrichiens sont des porcs ! Des porcs !

C'était une forme de déclaration de guerre, même en juin 1912 et sur une plage peuplée de paisibles vacanciers, et le gamin auquel était destinée l'insulte bondit sur son agresseur en agitant des poings qui se voulaient menaçants.

- Porc toi-même ! Les Hongrois ne méritent même pas de curer les sabots de nos chevaux !

- Ose redire ça !

- Vous n'êtes même pas un pays. Vous n'êtes que des rebelles !

Les représentants des puissances belligérantes étaient en l'occurrence deux garçonnetts malingres d'un peu plus de treize ans. Leurs maillots de bain à rayures révélaient des corps pour l'instant plus taillés pour la marelle que pour la lutte, mais tous deux s'étaient lancés dans un incertain et frénétique ballet-pugilat. Se tenant mutuellement les bras, tous deux semblaient surtout vouloir éviter des coups de poing, qu'aucun ne semblait d'ailleurs vouloir vraiment donner. L'enjeu de ce combat de titans sur fond de plage élégante (orgueil magyar contre hégémonie Habsbourg) semblait

consister tout au plus à faire tomber l'autre et à le maintenir un moment à terre pour lui faire rendre gorge.

Les deux adolescents avaient choisi pour cadre de leur affrontement une frange de sable un peu délaissée par les adultes, car trop proche de la mer dont la marée les aurait obligés à déménager tout leur attirail balnéaire, mais nombre d'enfants de leur âge les observaient avec un air mi-désapprobateur mi-intéressé. A entendre les exclamations de soutien ou de réprobation qui fusaient de toutes parts, il y avait apparemment là les rejetons d'une bonne demi-douzaine de pays, mais seule une minorité des enfants avait compris les insultes fleuries dispensées en allemand. Comme aucun des deux garçons ne semblait décidé à tomber le premier, leur valse exaspérée devenait de plus en plus frénétique de minute en minute et ils envoyèrent à plusieurs reprises des gerbes de sable sur une petite Anglaise peureusement réfugiée derrière son seau et sa pelle. Le conflit était en passe de devenir européen, et le petit frère de l'Anglaise se mit bientôt à pleurnicher avec un rictus digne d'un masque de tragédie antique. Comme à l'ombre des tentes aux larges rayures jonquille ou bleues des adultes commençaient à interrompre leurs conversations feutrées pour s'intéresser à cette explosion de violence inattendue, un troisième garçon blond un peu plus âgé fondit calmement vers les deux lutteurs et les sépara avec une aisance et une autorité naturelle qui eut pour effet de tempérer instantanément leur fureur.

- Ça suffit maintenant, Ça suffit. Vous allez vous calmer ou je vais m'en charger pour vous. C'est compris ?

Il y eut un instant de flottement, mais alors que le jeune Autrichien au profil d'aigle acceptait avec placidité cette autorité soudaine, son adversaire hongrois dévisagea avec fureur leur médiateur improvisé. Il eut un soubresaut hargneux pour libérer son bras de l'emprise de ce dernier. Il ne voulait pas être privé à si bon compte de son duel.

- Lâche-moi ! Lâche-moi tout de suite ! Les Russes sont des lâches.

- Les Russes, maintenant...

- Oui. Vous et les Autrichiens, vous vous y êtes déjà mis à deux pour essayer de nous battre, et vous voulez recommencer ? Fiche-moi la paix ! Fiche-moi la paix !

Bien que s'exprimant dans un allemand plus que correct, le jeune Russe avait été trahi par son accent, mais il ne sourcilla pas devant l'insulte et se contenta de se pencher avec sévérité au-dessus du récalcitrant. Il allait à nouveau lui intimer l'ordre de se calmer lorsque, dans un dernier sursaut, furieux, le garçon finit par libérer son bras. Sous l'impulsion, ce dernier partit dans la figure de son adversaire qui attendait placidement la fin de l'altercation. Tandis que le Hongrois allait s'étaler sur le dos de tout son long, le nez du jeune Autrichien rendit un inquiétant son de cartilage malmené. L'Anglaise et son petit frère arrêtaient instantanément de brailler lorsqu'une goutte de sang glissa jusqu'à la lèvre finement ourlée du sujet de l'Empereur François-Joseph, avant de tomber mollement sur le sable. Il y eut à nouveau un instant de flottement de mauvais augure. C'était le genre de calme qui précède la tempête

- Mon Dieu... Je saigne...

Renversé sur les coudes, le jeune Hongrois pâlit à son tour à la vue du sang, et il se mit à bégayer d'une voix confuse.

- Je... je suis désolé... Je ne voulais pas te faire mal... Je te jure que je ne voulais pas te faire mal.

Quelques mètres plus loin, une dame élégante, coiffée d'un gigantesque chapeau de paille, était en train d'ajuster un face-à-main, et l'Autrichien se tourna ostensiblement vers la mer pour dissimuler à sa mère le résultat de l'algarade. Il entra dans ce geste autant de fierté que de crainte et de prudence.

- Ce n'est rien, rien du tout.

Les choses en étaient là lorsqu'une voix nouvelle vint interrompre l'échange.

- Oui, en effet ce n'est rien : tu n'en es pas mort. D'ailleurs, les morts ne saignent pas.

- Hein ?

- Oui. C'est un plaisir réservé aux vivants, mais c'est un coup à faire punir tout le monde, n'est-ce pas, Dimitri ?

La jeune fille qui venait de surgir et de prendre énergiquement par le coude l'Autrichien et le Russe, pour les entraîner un peu plus loin, s'adressait en fait à son frère, et le jeune homme blond baissa la tête d'un air contrit. Planté au milieu de l'aire où s'était déroulée l'échauffourée, et venant de recevoir une pelletée de sable vengeresse lancée par le marmot anglais, l'instigateur de la rixe se leva à son tour et suivit le trio en trotinant. Doutant d'être le bienvenu, il se tint néanmoins à la distance respectueuse de quelques pas derrière eux. Comme la jeune fille était allée s'asseoir à une trentaine de mètres non sans jeter plusieurs coups d'œil inquiets du côté de la tente de leurs parents, tous s'assirent naturellement autour d'elle, et elle jeta à son frère un regard sévère tout en tendant à l'Autrichien un mouchoir de fine baptiste.

- Tenez, séchez votre nez. Vous êtes ridicules à voir. Et toi, Dimitri, qu'est-ce qui t'a pris d'aller te mêler de la dispute de ces deux idiots ?

- Alex...

- J'ai tout vu depuis là-bas, et tu as eu de la chance que les parents ne te voient pas avec ces deux agités.

- Mais, en quoi...

- Tu sais très bien que si tu es puni, tu ne pourras pas aller en bateau demain, et que si tu n'y vas pas, je n'irai pas non plus. Elle s'interrompt, submergée par l'indignation. Et si je n'y vais pas, j'en ferai une maladie : voilà en quoi cela me regarde. Que les garçons sont stupides !

Les deux belligérants n'avaient pas protesté devant les qualificatifs employés à leur égard. L'un d'entre eux tentait de se faire oublier tandis que l'autre semblait revenir peu à peu à la vie, depuis qu'après trois petites gouttes économes son nez avait cessé de saigner. Le jeune Russe, dont une longue mèche de cheveux couleur d'or pâle couvrait à moitié le regard, eut un sourire amusé, et il inclina légèrement la tête. Le temps semblait venu de mieux faire connaissance.

- Très bien, Alex, mais maintenant que tu as dit ce que tu avais à dire, peut-être faudrait-il nous présenter. Les parents ne seraient pas non plus contents de savoir que tu te comportes de façon... mal élevée. Ignorant l'air pincé de sa sœur, il se tourna vers les deux garçons. Je m'appelle Dimitri, Dimitri Ivanovitch Ostrovski et voici ma sœur, la princesse Alexandra.

- Des princesses, il y en a plein en Russie...

L'on sentait que le jeune Hongrois avait besoin de cette dernière pique pour avoir l'impression de ne pas perdre la face. Néanmoins, il eut dans le même temps un demi-sourire renfrogné qui montrait qu'il cherchait tout autant comment se faire pardonner du coup de poing involontaire, et surtout d'avoir risqué de faire punir tout le monde. Il tendit sa main à la jeune fille avant de la donner à son ennemi de l'instant précédent et au jeune Russe.

- Je suis moi-même le comte Laszlo Kemeny de Kadar. Enfin, disons que je le serai à la mort de mon père, ça c'est sûr ; pour l'instant...

Il y avait eu là une tentative pour les impressionner, mais Laszlo vit que les autres le regardaient d'un air indifférent et il en prit momentanément son parti. Le jeune

Autrichien leur tendit à son tour la main, une main aussi fine et soignée que celle du Hongrois pouvait être écorchée et tatouée de taches d'encre.

- Simon, Simon Hasner. Je suis comme Laszlo... sujet de l'Autriche-Hongrie, mais lui et moi exprimons de manière différente notre patriotisme.

Les termes étaient un peu pédants pour leur âge, mais le ton avait été résolument taquin, sans intention de réveiller la querelle, et les mots révélèrent en filigrane une intelligence fine et précoce. Néanmoins, Alexandra, qui devait avoir un an de plus que son frère, eut un haussement d'épaules définitif.

- Les garçons sont tous des idiots.